De la rumeur de la ville à la voix de l'Autorité : les écrits en swahili à Lubumbashi

Maëline Le Lay

▶ **To cite this version:**

Maëline Le Lay. De la rumeur de la ville à la voix de l'Autorité : les écrits en swahili à Lubumbashi. Journal des Africanistes, 2014, Écrits hors-champ, 83 (1), pp.14-37. halshs-01102232

HAL Id: halshs-01102232
https://shs.hal.science/halshs-01102232

Submitted on 5 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé

De la rumeur de la ville à la voix de l'Autorité : Les écrits en swahili à Lubumbashi (RDC)

Cet article examine la fonction discursive de deux types de textes écrits en swahili à Lubumbashi en République démocratique du Congo – un calendrier et des extraits inédits de pièces de théâtre – et s'intéresse à la mise en scène du rapport à la norme linguistique. Élément majeur de la représentation collective des pratiques langagières dans cette ville en situation de diglossie, la norme détermine le rapport à l'écrit et la conception de la littérature et, plus largement, incarne l'autorité dont l'expression constitue l'enjeu principal de ces textes.

Mots-clés : Katanga, République démocratique du Congo, swahili, écrits, diglossie, autorité

Abstract

From the rumor of the city to the voice of Authority : Swahili writings in Lubumbashi

This paper explores the discursive function of two types of texts from Lubumbashi in the DRC, written in Swahili – a calendar and some unpublished extracts from theatre plays – and focuses on the linguistic doxa's dramatization. The linguistic doxa is one of the main elements of the common representation of linguistic practices in this diglossic city. It determines the perception of scripturality and literature and, more broadly, embodies authority whose expression turns to be these texts' main stake.

Key words : Katanga, Democratic Republic of Congo, swahili, writings, diglossic, authority.

DE LA RUMEUR DE LA VILLE À LA VOIX DE L'AUTORITÉ : LES ÉCRITS EN SWAHILI À LUBUMBASHI (RDC)

MAËLINE LE LAY,
LES AFRIQUES DANS LE MONDE (LAM), CNRS

Introduction

Si les textes littéraires écrits en français par des auteurs de la République démocratique du Congo ont déjà fait l'objet d'importantes monographies (Kadima-Nzuji 1984 ; Riva 2006 ; Djungu-Simba 2009), les études sur des écrits dans les autres langues sont plus rares. Complétant mon analyse de textes littéraires écrits en swahili à Lubumbashi (Le Lay 2009), je m'intéresserai dans le présent article à deux types de textes qui circulent tout autant – sinon plus – dans cet espace urbain mais qui n'entrent pas dans l'acception locale de « littérarité » : d'une part des extraits de pièces de théâtre en swahili et d'autre part, l'ensemble des rubriques – en swahili et en français – du calendrier « Foré Foré » produit par une congrégation religieuse de la place.

Démarche d'analyse, positionnement théorique, problématique

Adossée à une enquête de terrain explorant les conditions de production des écrits en swahili à Lubumbashi, cette contribution se propose de présenter un aperçu de leurs usages et de proposer des pistes d'analyse de leur statut. Cet article se situe dans la perspective des travaux de Karin Barber sur les écrits ordinaires du quotidien en Afrique (Barber 2006) et de ceux de Karin Barber et Graham Furniss sur les écrits aux marges de la littérature (Barber & Furniss 2006). Il s'inscrit par ailleurs dans la continuité de ma thèse de doctorat, ancrée dans une démarche de terrain, qui articule analyse de textes reconnus localement comme « littéraires » (un certain type de textes dramatiques) et d'autres écrits qui ne sont pas considérés comme tels et que l'on pourrait qualifier d'« ordinaires » (Le Lay à paraître).

Si la catégorie « écrits ordinaires », empruntée aux travaux menés en France (Fabre 1993, 1997) n'est pas une catégorie générique très facile à manier (ni très répandue sur les terrains africains), une notion telle que la littérarité s'avère tout aussi relative et par conséquent, n'est pas plus opératoire pour traiter de tels textes (Todorov 1987 ; Angenot 1992). Ainsi pour tenter d'en faire des catégories pertinentes à l'analyse des textes que je considère, je partirai de l'acception locale de la notion de littérarité.

Au Katanga et plus particulièrement au Congo, la conception de ce qui est littéraire ou non dépend pour beaucoup de la langue dans laquelle est écrit le texte. L'espace sociolinguistique et culturel est marqué par une diglossie extrêmement

prégnante qui détermine la conception de la littérature et la définition de sa légitimité. L'analyse des discours méta-littéraires des hommes de lettres permet d'avancer que sont considérés comme relevant du genre littéraire le récit, la poésie et le théâtre écrits en français et soumis à un strict respect de la norme linguistique française. Par conséquent, les deux types de textes à l'étude, quoique présentant une différence formelle et générique importante, ne sont pas considérés comme littéraires par leurs auteurs comme par le public ; au contraire, ils sont précisément « hors-champ », c'est-à-dire dans la configuration locale, hors du champ littéraire. Ils se rejoignent sur un autre point crucial : leur fonction éducative. Ils participent donc du même discours didactique que je m'attache à définir par ailleurs (Le Lay à paraître) et que, dans cet article, je choisis de restreindre à l'un de ses traits principaux : la norme linguistique.

En effet, mon analyse de la diglossie à l'œuvre dans des textes poétiques en swahili composés par des poètes, paroliers et nouvellistes de Lubumbashi a montré que pour la plupart d'entre eux, le swahili standard, qui constitue la référence normative, était employé à des fins didactiques pour asseoir l'autorité d'un discours, comme l'est la norme linguistique française pour les textes du champ littéraire français (Le Lay 2009).

Pour éclairer les enjeux didactiques de ces textes, je m'attacherai donc à mettre en lumière l'extension du fonctionnement diglossique au-delà des situations d'interaction verbale, à travers la « surconscience » (Gauvin 1997) de la norme linguistique visible à l'écrit, dans ces textes considérés comme non-littéraires. L'association rare et singulière d'un mode de production de discours connotant, d'une part, la littéralité et une certaine autorité (l'écrit) et, d'autre part, une langue habituellement réservée à l'oral et à un registre divertissant (le swahili) offre l'occasion de questionner les usages et *praxis* de l'écrit dans un paysage textuel où littératie rime d'abord avec langue française. Cela permettra, dans un second temps, de formuler quelques hypothèses quant aux logiques sociales impliquées par la production et la réception de ces écrits.

Matériaux et méthodes

Cette analyse s'appuie sur un travail de terrain de longue durée (deux ans et demi en trois séjours) à Lubumbashi, au cours duquel j'ai accompagné deux troupes de théâtre en swahili (le Collège Nzembela et la Troupe Théâtrale Mufwankolo), assistant à de nombreuses représentations théâtrales, transcrivant ces textes oraux puis les traduisant avec l'aide de collaborateurs[1]. Dans ce sens, ma recherche s'inscrit dans le sillage des travaux de Walter Schicho et Johannes Fabian qui, les premiers, ont inauguré ce travail avec la Troupe Théâtrale Mufwankolo (Schicho 1981 ; Fabian 1990). Le premier s'intéressait à

1. Papy Kabange Numbi, Marcel Kalunga et Ramcy Kabuya sont les collaborateurs qui ont aidé à la traduction.

l'aspect linguistique du swahili de Lubumbashi tandis que le second mettait à l'épreuve, dans une perspective anthropologique, la notion de pouvoir en suscitant une réflexion collective au sein de la troupe. Pluridisciplinaire, mon approche se situe à un niveau sociolinguistique et littéraire. Par ailleurs, j'ai collecté des textes divers en français et en swahili glanés dans les bibliothèques et les deux librairies de la ville tenues par la même congrégation religieuse (les Salésiens) ainsi que sur les étals des librairies « par terre » (livres d'occasion vendus dans la rue). J'ai également consulté en bibliothèque et chez des particuliers les archives de différents journaux : *Mwana Shaba*, le journal d'entreprise de la Gécamines qui publiait en français comme en swahili ; *La Voix du Katanga* et d'autres revues spécialisées en linguistique et sociolinguistique. Enfin, j'ai participé à un club d'écriture en français avec des étudiants lushois (le collectif Libre Écrire) et travaillé dans plusieurs institutions pédagogiques de la ville. Ces expériences d'observation participante m'ont permis de comprendre en profondeur et de l'intérieur la situation sociolinguistique de la ville et de la sous-région urbaine, le rapport à l'écrit et le lien entre discours didactique et diglossie.

LA DIGLOSSIE, MARQUEUR DU DISCOURS DIDACTIQUE

Le discours que je qualifie de « didactique » procède d'une volonté d'éduquer, d'« élever les masses », de les conscientiser pour parvenir au « développement », à « l'unité nationale » *via* la « reconstruction » ; autant de termes fort usités localement et qui le subsument. La dynamique de l'appel au changement et de l'aspiration à un mieux-être est le pivot sur lequel repose tout l'enjeu du discours didactique.

V.-Y. Mudimbe (1994) pose les fondements de cette intrication entre ce discours didactique et la situation de diglossie en expliquant que l'exhortation à la pratique du français va de pair avec l'éducation chrétienne dispensée au petit séminaire. De l'autorité de Dieu le père à celle du gouvernement colonial et de la figure du chef, c'est sur cette relation que s'appuie le discours didactique. À l'origine du didactisme, il y a cette situation intemporelle d'un enseignement professé dans le cadre d'un échange vertical : entre un aîné, un supérieur qui éduque, enseigne, professe, conseille, veille et surveille et un « inférieur » qui reçoit, écoute et s'incline devant l'autorité de l'orateur[2].

Bien que les propos de Mudimbe concernent la période coloniale, ils sont toujours d'actualité à Lubumbashi où le français et le swahili se partagent la fonction de langue véhiculaire. Des locuteurs lushois du français et du swahili, on pourrait dire qu'ils sont en situation de diglossie ; leur pratique linguistique

2. Cette incarnation multiple de l'autorité est qualifiée de « Souverain moderne » par Joseph Tonda : « Nous proposons de l'appeler le "Souverain moderne", à savoir : la science, la technique, l'État, le capital, le Dieu chrétien, le Blanc, le Noir, le génie sorcier » (Tonda 2002 : 24).

répond à un schéma de répartition fonctionnelle de ces deux langues. En réalité, la situation est un peu plus complexe : d'une part, à la diglossie français/swahili vient s'ajouter une diglossie swahili/langue congolaises (lingala, kiluba, kibemba etc.), situation que Robert Chaudenson qualifie de « diglossie coloniale » (Chaudenson 1989 : 164) ; d'autre part, le swahili est lui-même parlé dans deux versions distinctes : swahili standard et swahili de Lubumbashi.

Le swahili standard correspond à la variété de swahili standardisée depuis la Tanzanie à partir de la variante zanzibarite réputée la plus « pure ». Au sud-Katanga, cette langue normée n'est transmise qu'à travers l'enseignement, les textes liturgiques et les messes catholiques. Relativement méconnue, elle fait l'objet des projections les plus fantasmatiques de la part des locuteurs lushois qui parlent d'ailleurs indistinctement de swahili « *bora* » (pur, excellent) pour qualifier à la fois la variété standard et la langue actuellement parlée par les Tanzaniens. Fortement marquée par le lexique arabe, qualifiée de « belle » et de « pure », considérée comme étant inaccessible au commun des locuteurs, cette langue est généralement perçue comme une langue difficile à maîtriser ; au vrai, presque comme une langue étrangère[3]. Par contraste, le swahili de Lubumbashi se caractérise par une forte empreinte française dans le lexique, également influencé par les langues bantoues parlées dans la région (kiluba, ciluba, kibemba, kisanga essentiellement). La syntaxe elle-même est marquée par un fort *code-mixing* et le discours par un *code-switching* constant, ce qui fait dire aux professeurs et écrivains interrogés que c'est parce que la langue n'est pas adaptée à l'écriture – *a fortiori* à l'écriture littéraire – que peut s'expliquer l'absence de publications littéraires en swahili de Lubumbashi.

Toutefois, le fait que ce type de publications soit aujourd'hui introuvable à Lubumbashi ne signifie pas que les textes n'existent pas mais simplement qu'ils sont peu visibles. Ils existent bel et bien mais sont encore inédits, demeurant souvent à l'état de manuscrits gardés secrets (Le Lay 2009). D'autres textes – tels les textes dramatiques à l'étude ici – n'existent que par leur matérialité de support scriptural, leur contenu étant destiné à être diffusé par voie radiophonique par exemple. Enfin, le calendrier Foré Foré composé pour moitié environ d'écrits en français et d'écrits en swahili (alternant swahili de Lubumbashi et swahili standard) est, lui, destiné à une diffusion massive. Le choix de la langue d'écriture et du genre de l'écrit (l'almanach) traduit la volonté de publier pour le plus grand nombre des écrits « ordinaires » dans une langue par endroits non-académique, ce qui est remarquable dans cet espace sociolinguistique et culturel clivé. Il est dès lors possible de se demander comment les auteurs de ce calendrier gèrent la norme linguistique et de s'interroger sur les motifs qui président à l'utilisation d'une variante linguistique plutôt qu'une autre.

3. Pour une illustration de cette conception épilinguistique, voir les commentaires de Kalundi Mango à l'édition en ligne du *Vocabulaire d'Elisabethville* d'André Yav (Fabian 2001).

BREF HISTORIQUE DE LA CONSTRUCTION DE LA NORME

Pour comprendre le rapport très particulier à la norme qu'entretiennent les Katangais, il est nécessaire de revenir sur l'histoire du swahili au Katanga, sur son implantation comme langue officielle de la province. Les décisions de politique linguistique notifiées dans des directives et autres textes juridico-politiques comme les manuels de didactique des langues de l'époque coloniale sont des supports de choix pour l'analyse des représentations que les locuteurs se font de leur pratique considérée à l'unanimité comme « déviante » par rapport à cette norme abstraite et finalement plutôt imaginaire qu'est le swahili *bora*. Le corpus, choisi par Johannes Fabian (1986), étudie l'histoire singulière de l'implantation et du développement de cette langue au Katanga, comme symbole et manifestation du pouvoir colonial.

L'auteur ouvre son essai en affirmant que le swahili de Lubumbashi se définit par une série de variantes. Il s'attache à démontrer comment cette instauration du swahili comme langue véhiculaire dans l'espace minier colonial d'Élisabethville (Lubumbashi) n'a pu perdurer et devenir véhiculaire que par la mise en place de plusieurs variantes de la même langue locale autochtone. Le swahili de Lubumbashi exprime en effet à la fois la langue du *kazi* (« le travail » en swahili et ici plus précisément, le travail minier), le swahili *yamonpère* (la langue religieuse, fort différente du swahili *ya kazi*, utilisée dans les traductions des textes bibliques et liturgiques, notamment lors des offices), le swahili de Kalemie, une variante régionale, et enfin le kiswahili *bora*, ce dernier incarnant la norme linguistique.

Si le swahili est l'une des quatre langues nationales – catégorie privilégiée dans laquelle il se place en tête de peloton, rivalisant ainsi avec le lingala– au Katanga, il occupe la fonction de langue régionale, c'est à dire de langue officielle de la province. Cependant, le swahili tel qu'il est parlé à Lubumbashi diffère non seulement du swahili standard codifié à partir du dialecte de Zanzibar mais aussi du swahili de l'est du Congo, du nord-Katanga sur les rivages du Lac Tanganyika (aux environs de Moba et Kalemie) à Kisangani en passant par le sud et le nord Kivu ainsi que le Maniema. Ses principales différences avec la variante standard sont d'ordre lexical (son lexique emprunte beaucoup plus au français et aux autres langues bantoues en présence, qu'à l'anglais ou à l'arabe), grammatical (le swahili de Lubumbashi ignore certains temps comme le résultatif – me) et phonétique (plusieurs glissements phonétiques tels – wa/ – ba ; z/j ; s/sh ; on note aussi la disparition de certains phonèmes[4].

4. Pour l'exposé complet des différences lexicales, grammaticales et phonétiques entre les deux variétés de swahili, voir Schicho 1980 et Polomé 1971.

Un des facteurs principaux d'expansion du swahili est à chercher, d'après Fabian (1986), du côté du pouvoir religieux avec lequel le gouvernement colonial sous-traitait. Les représentants de ce dernier avaient déjà commencé à développer une autre variété de swahili : le swahili *ya monpère* ou swahili *ya misa*. Il s'agissait du swahili d'église, variété religieuse codifiée par les missionnaires pour la traduction de la Bible et des textes liturgiques ainsi que pour l'écriture de la messe et des offices religieux. Cette variété de swahili plus proche du standard est-africain que de la langue parlée à Lubumbashi se distingue pourtant du premier type en ce qu'elle essaie, de manière beaucoup plus significative d'année en année, d'insérer des particularismes locaux dans une trame calquée sur le standard. L'implantation de l'église dans toutes les zones de l'espace urbain, autant la « ville européenne » que les « cités indigènes », et son prosélytisme *via* la diffusion d'écrits religieux notamment, a permis à cette variété de perdurer jusqu'aujourd'hui. Ces trois décisions politiques, qui ne procèdent en fait que d'une seule et même politique de contrôle par l'unification linguistique en swahili, dirigèrent le mouvement de véhicularisation du swahili dans trois directions stratégiques : le travail minier, la vie dans les cités et l'église.

LE RAPPORT À LA NORME AUJOURD'HUI

Quelles sont les variétés de swahili pratiquées par les locuteurs lushois ? Outre les nombreux sociolectes de la langue parlée au quotidien dans les différents espaces de Lubumbashi, relevons les trois principales.

Premièrement, le swahili religieux apparemment bien installé est toujours en bonne place et se perpétue lors des offices, des messes et dans les imprimés religieux ; deuxièmement, le swahili tel qu'il est enseigné à l'école et qui correspond peu ou prou à la langue standard (« swahili *bora* », littéralement le swahili « pur », « excellent ») ; troisièmement, le « swahili de Kalemie » proche du swahili de Tanzanie auquel les Lushois assimilent parfois le swahili « *bora* », est une variante mieux connue au sud-Katanga depuis l'avènement des Kabila au pouvoir[5].

On peut également relever l'initiative récente de la plupart des chaînes de télévision qui, s'alignant sur le modèle du « lingala facile » popularisé par Radio Okapi, proposent des flashs d'informations locales sur les ondes en « swahili facile ». Il s'agit d'une variété locale de swahili qui comporte entre autres, beaucoup moins de vocabulaire à racine arabe que le swahili standard et qui, en fonction des speakerines, est plus ou moins marquée par des emprunts au français, conformément à la variante parlée localement caractérisée par un fort *code-mixing* (ou alternance codique).

5. C'était en effet la variété parlée par les *kadogo* (enfants-soldats) qui accompagnaient Laurent-Désiré Kabila lors de sa marche de Kalemie à Kinshasa en passant par Lubumbashi.

Comment alors, compte tenu de cette coexistence de diverses variétés diffusées et enseignées, le rapport à la norme se négocie-t-il ? Et tout d'abord, qu'est-ce que la norme en swahili pour le locuteur lushois ? Où la situe-t-il ? Les nombreux entretiens réalisés avec les Lushois, linguistes et non-linguistes, convergent : tous s'accordent à dire que leur parler n'est régulé que par un ensemble assez réduit de règles grammaticales et phonétiques. Il existe des constantes et des invariants mais le lexique, notamment, constitue une catégorie très poreuse, le swahili de Lubumbashi absorbant de nombreux lexèmes d'autres langues. C'est cette souplesse de fonctionnement qui fait dire à Mofia, comédien du collège Nzembela, troupe swahiliphone : « Il n'y a pas de norme en swahili, pas de règles. Ce n'est pas comme en français[6]. »

Se pose alors la question suivante : s'il n'y a pas de norme à l'oral, y en a-t-il une à l'écrit ? L'examen des usages de l'écrit au Katanga me conduit à affirmer qu'il concerne majoritairement des pratiques marginales et/ou privées (sms par exemple) que je détaillerai après avoir tenté d'expliquer cette rareté de l'écrit swahili.

Johannes Fabian rend les Pères Blancs et leur grammaire très normative responsables d'une vision du swahili focalisée sur l'idéal linguistique est-africain. Il pointe avec beaucoup de pertinence la raison fondamentale de la rareté d'une littératie publique swahili au Katanga en-dehors du champ religieux qui développa certes l'écrit swahili mais dans un registre étranger à la langue réellement parlée au Katanga :

> It is more than probable that the standards dictated by Sarufi blocked spontaneous, grassroots movements towards literacy in Katanga swahili [...]. Put slightly differently, literate Katangese wishing to write, and to be read, in High-standards form had to switch dialects. The path of developing their own characteristic literacy was blocked by a quasi-mythical Swahili bora (pure swahili) which was no longer equivalent to the refined way in which the swahili of historical memory had used the language, but an artificial standard, in turn oriented on a normative standardization undertaken by another colonial power in eastern Africa[7]. (Fabian 1990 : 148)

6. Entretien avec Mofia le 12 juillet 2009, Lubumbashi.

7. Traduction : « Il est plus que probable que les standards dictés par le Sarufi aient bloqué les mouvements spontanés de la base vers une littératie en swahili du Katanga. Autrement dit, les Katangais lettrés désirant écrire et être lus dans des formes de hauts-standards, devaient passer d'un dialecte à l'autre. La voie pour développer leur propre littératie particulière était bloquée par un swahili *bora* quasiment mythique (swahili pur) qui n'avait rien d'équivalent avec la manière raffinée avec laquelle le swahili de la mémoire historique avait utilisé la langue, mais qui n'était rien de moins qu'un standard artificiel orienté vers une standardisation normative entreprise par un autre pouvoir colonial en Afrique de l'Est ».

En Tanzanie en effet, la norme est mieux connue et sans doute mieux intégrée par la majorité des locuteurs, y compris à l'écrit. Le nombre de publications – de périodiques et journaux, de textes de fiction et documentaires – atteste à cet égard d'une réelle vivacité de la littératie et de la littérature en swahili dans ce pays. L'organe national d'étude de la langue, Tataki, y veille et encourage cette dynamique par l'important travail de standardisation, d'inventaire et de classification linguistiques.

Alors faut-il attribuer la rareté d'une littératie swahili au Katanga à l'absence d'un tel appareil normatif ? Partant de l'hypothèse selon laquelle un « encadrement » linguistique affranchirait les auteurs de contraintes très formelles et pratiques, peut-on penser qu'une littérature écrite dans une langue standardisée est plus inventive, plus créative ?

L'enquête de terrain menée à Lubumbashi auprès d'auteurs écrivant en français et d'autres performant en swahili a plutôt révélé que l'écrasante présence, pour ne pas dire la suprématie, d'un ensemble prescriptif, loin de libérer les auteurs, asphyxiait au contraire leur plume, restreignant leurs exigences et leurs critères à la seule maîtrise des règles linguistiques. Aussi, on comprend pourquoi, selon cette même *doxa,* les écrits en swahili analysés dans cet article ne sont pas considérés comme littéraires. Ils sont écrits en dehors de tout usage normé associé à un champ littéraire en swahili, inexistant au Congo. Leurs auteurs peuvent à ce titre être considérés comme des précurseurs en la matière.

Mais les textes qui nous occupent ici ne sont pas inscrits dans le champ littéraire ou en tout cas ne sont pas considérés comme tels par leurs auteurs, qu'il s'agisse de Papa Mufwankolo, l'auteur des extraits des pièces à l'étude ou des auteurs anonymes du calendrier Foré Foré. Partant ils peuvent s'affranchir de ces catégorisations rigides qui associent l'écrit littéraire au français ou au swahili standard.

APPROCHES DE LA LITTÉRATIE SWAHILI À LUBUMBASHI

Panorama des écrits swahili à Lubumbashi

Si l'écrit swahili à Lubumbashi ne témoigne pas d'une grande diversité, il semble néanmoins qu'il connut une meilleure fortune au cours des décennies antérieures ainsi qu'en témoignent les résultats d'une recherche bibliographique menée en France et au Congo[8]. La recherche de titres de textes publiés

8. Dans les années 1970 paraît par exemple un texte littéraire en swahili : *Rehema. Mnara ya baba na mama* de N'Sanda Wamenka, publié en 1973 dans la série « Littérature classique » dirigée par Kahombo Mateene dans la collection « Objectif 80 » des éditions Mont-Noir sous la direction de V.-Y. Mudimbe. Dans ce texte, le registre adopté est le swahili standard, un choix qui répond à l'exigence de classicisme (série « littérature classique » congolaise) de cette maison d'édition élitiste ainsi qu'à la revendication idéologique dont elle se faisait un des porte-paroles : l'« Authenticité » lancée par Mobutu pour revaloriser le patrimoine zaïrois.

en swahili a confirmé la tendance prévisible étant donné la politique linguistique volontariste de la période nationaliste des années 1970-1980.

Toutefois, aujourd'hui comme hier, en dehors de quelques noms de boutiques et panneaux publicitaires, l'écrit swahili est essentiellement religieux. Il ne s'agit donc point de textes écrits par des auteurs qui exprimeraient leur sensibilité ou leur réflexion dans cette langue, mais de documents fonctionnels écrits par un ensemble de rédacteurs anonymes (appartenant à diverses congrégations) dans une langue relativement codifiée, le swahili dit *yamonpère*. Ainsi, outre différentes versions de la Bible traduites en swahili et dans les autres langues locales, on trouve aussi sur les rayons des librairies Saint-Paul et MédiasPaul implantées à Lubumbashi, Likasi et Kolwezi, de nombreux livres de prière en swahili. Il semble qu'auparavant, les maisons d'édition MédiasPaul et les Filles de Saint-Paul (également propriétaires des librairies éponymes) publiaient davantage de textes en swahili, à en croire les documents datant des années 1970 à 1980, bradés dans leurs librairies pour se débarrasser de leur stock. Parmi eux, l'hagiographie d'une sainte locale nommée Sebyera, un traité de conseils sur le mariage chrétien (*Ndoa ya mapendo*, le mariage d'amour) ainsi qu'un document plus récent sur la prévention du paludisme, une brochure de sensibilisation destinée aux ONG constituée de brefs textes et de bandes dessinées : *Kutunzwa na mimea ya pori. Malaria imemalizika*[9]. *5 plantes pour combattre la malaria*. Comme l'indique le sous-titre, la brochure est bilingue mais la proportion de swahili est plus importante que celle du français[10].

Par ailleurs, l'archidiocèse de Lubumbashi publie chaque semaine le document en swahili le plus répandu et probablement le plus lu dans toute la ville de Lubumbashi depuis des décennies : le feuillet dominical *Neno la Mungu* (la parole de Dieu). Composé d'extraits de la liturgie de la messe, du calendrier des jours saints du mois accompagnés de la pensée du jour, d'une chronologie des Saints de la semaine et de messages ou *memoranda* de la Conférence Épiscopale Nationale du Congo, ce bulletin est également bilingue : les deux premières pages sont en swahili, les deux dernières en français. Il est vendu dans les librairies Saint-Paul et à la sortie de la messe à un prix modique : 100 francs Congolais, soit environ 20 centimes d'euros.

Études de cas

Deux autres types de documents, caractérisés par une réception tout aussi massive que les bulletins paroissiaux, ont retenu mon attention. Deux extraits de textes dramatiques en swahili seront soumis à l'analyse dans un premier

9. *Entretenir les plantes sauvages. Pour en finir avec la malaria.*
10. Anonyme, [s. d.], *Kutunzwa na mimea ya pori. Malaria imemalizika. 5 plantes pour combattre la malaria.* Kinshasa-Limete, Édition des Paulines, coll. « Kujisaidia sisi wenyewe. Se prendre en charge ».

temps. Leur rapport à la norme mis en perspective avec leur mode de réception permettra d'interroger leur littérarité et/ou leur caractère ordinaire. Dans un second temps, l'analyse d'un almanach, plus particulièrement de la négociation linguistique qui s'y opère entre swahili standard, swahili de Lubumbashi et français enrichira la réflexion sur l'enjeu de l'appropriation de la norme pour la réception de ce type d'écrits.

Le Mafundisho et l'Utangulizi de Papa Mufwankolo

La Troupe Théâtrale Mufwankolo est l'une des plus anciennes troupes de théâtre populaire du Congo, fidèlement présente sur les chaînes de télévision et surtout sur les ondes depuis sa création en 1957. Elle joue en swahili, langue dans laquelle elle improvise toutes ses pièces, à partir d'un canevas narratif, préalablement écrit en français. La variante linguistique utilisée dans l'essentiel de ces performances est le swahili de Lubumbashi. Dans la plupart de ses pièces – les pièces radiophoniques sans exception – seules deux parties sont rédigées en swahili par le dramaturge et fondateur de la troupe qu'est Papa Mufwankolo, de son vrai nom Odilon Kyembe Kaswili. Il s'agit de la partie qui introduit la pièce – l'*utangulizi*, le « préambule » et de celle qui la clôt, le *mafundisho,* littéralement « l'enseignement », c'est à dire « la leçon » ou « la morale ». C'est également à Papa Mufwankolo que revient l'exclusivité de leur énonciation.

Utangulizi

Utangulizi peut se traduire par « préambule ». Il s'agit d'une sorte de brève annonce de la situation d'énonciation : y est présentée l'action et son enjeu ainsi que des personnages concernés. Cette partie n'est notifiée comme telle que dans les transcriptions et traductions des pièces de la Troupe Théâtrale Mufwankolo par Walter Schicho mais on la retrouve en substance dans chacune des pièces de la Troupe. Son énonciation comme celle du *mafundisho* est exclusivement réservée aux dramaturges et directeurs des troupes. La langue employée n'est pas tout à fait homogène. Caractérisée par le swahili de Lubumbashi, elle compte cependant des termes provenant du swahili standard (« *karibuni wasikilizaji popote munapotusikiliza wakati huu*[11] ») mais l'*utangulizi* n'a pas pour vocation à être une parole de sagesse. Il se veut une simple présentation et explicitation du titre de la pièce.

Mafundisho

Mafundisho signifie littéralement « enseignement ». Il s'agit de la leçon ou la morale de l'histoire qui clôt traditionnellement les pièces de la Troupe Théâtrale Mufwankolo. À l'instar des *utangulizi*, les *mafundisho* transcrits et

11. Traduction : « Bienvenue chers auditeurs, où que vous soyez à cette heure » : utangulizi de *Ufundi ya kazi ya mikono* de la Troupe Théâtrale Mufwankolo (Schicho 1981 :128).

traduits par Walter Schicho par exemple ne sont pas intégralement composés en swahili standard. Ils se donnent à voir comme des énoncés que l'on pourrait qualifier de « mixtes ». Demeurant marqués par les caractéristiques syntaxiques et phonologiques du swahili de Lubumbashi, ils se distinguent néanmoins par une facture plus académique que celle de l'énonciation théâtrale. En témoigne la substitution complète des connecteurs en français aux connecteurs en swahili : « *basi* » remplace « alors » ou « c'est-à-dire », « *lakini* » remplace « mais »... La palatalisation par le passage du [R] au [l], courante en swahili de Lubumbashi, disparaît ponctuellement au profit de la prononciation du swahili standard – on trouve « *bure* » (gratuit) par exemple au lieu du standard « *bule* ». Cependant, la quasi-totalité des formes plurielles est énoncée selon la norme swahili standard ou dans une variété qui tend à s'en rapprocher au maximum *: « wandugu [...] kama wazazi wanamutembelea nyumbani...»*, « Chers amis/frères, quand les parents vous rendent visite chez vous... ». La phrase suivante illustre bien ce « *code-mixing* » swahili standard/swahili de Lubumbashi dans un même énoncé *: « [...] wale wote wanazoewa kwenda na wabibi wao ku mabar*[12] *»*. Papa Mufwankolo commence sa phrase en swahili standard (marque du pluriel en swahili standard : « *wa* ») et l'achève en swahili de Lubumbashi (« *ku mabar* »).

Le choix de ce registre de langue pour cette partie extra-diégétique réservée à la morale n'est pas anodin ; la présence du swahili standard vient appuyer l'autorité de cette parole de sagesse qui clôt la pièce. Ces stratégies sont donc aisément repérables dans les textes qu'elles ouvrent et closent, comme les deux marqueurs temporels de l'énonciation théâtrale.

Le respect de la norme ou du moins, l'effort pour respecter la norme, contribue à rendre à cet apologue toute sa dimension didactique. Car il s'agit bel et bien d'une parole de sagesse énoncée dans une langue proche du swahili biblique suivant l'idée implicitement exprimée que la parole sacrée doit être normée et codifiée.

Le ton ou le discours didactique en tant que parole édifiante est associé au respect de la norme, ainsi que les études de Vincent De Rooij sur l'usage du swahili au Katanga le révélaient déjà il y a quinze ans (1998). Lors de ses recherches sur le swahili de Lubumbashi, il recueille des textes qu'il analyse ultérieurement à son retour du Congo. Dans le doute, il écrit à ses informateurs pour leur demander des précisions et fait alors de cette correspondance avec l'un d'eux un objet d'étude en soi. Il commence par observer que la majorité des textes écrits en swahili de Lubumbashi présente la particularité de ne comporter aucun (ou très peu) de code-switching et d'utiliser un registre de swahili plus élevé dans la mesure où les emprunts ou recours au swahili *bora* sont

12. Traduction : « Ceux qui ont l'habitude d'aller au bar avec leurs femmes » : mafundisho de *Wandugu, Bibi wa nyumba, haifai kumuzobelesha kwenda naye ku bar* (Schicho 1981 : 270).

monnaie courante[13]. Il en veut pour exemple la lettre en swahili que lui a écrite un certain Dédé où ce dernier conclut son histoire sur un conseil rédigé en swahili standard qu'il adresse à l'auteur :

> We find the phrase neno lake which means his (i.e God's) word. This form is stereotypical of Swahili bora and highly untypical of Shaba swahili which would have neno yake here. Moreover, neno lake is a collocation which is typical of Church language. As such it adds a solemn ring to the conclusion of the story[14]. (De Rooij 1998 : 123)

Ainsi, Vincent De Rooij (1991) comprend le motif de ce « style-shifting » comme un indice révélateur du changement fonctionnel opéré par le texte : le passage au swahili « bora » comme référence normative de la langue et symbole du « bon swahili », dénote la fonction religieuse, morale, officielle du texte ou du fragment de texte dans lequel il se manifeste. L'usage du swahili *bora* fait donc autorité.

Il en est de même dans les *mafundisho* (enseignements) énoncés par le père de la Troupe en conclusion de chaque feuilleton radiophonique. Si la performance est orale et se déroule en swahili local, le *mafundisho* est la seule partie rédigée en swahili par Papa Mufwankolo lui-même. Le registre est très clairement marqué par le swahili standard et le ton est moralisateur : il s'agit de tirer des leçons de la fiction qui vient d'être jouée. Même si ce texte n'existe que comme support scriptural destiné à un seul lecteur (l'auteur même de cet écrit), il n'est donc pas anodin que son contenu soit de nature moralisatrice et se rapproche du genre didactique qui fait autorité. L'écriture du swahili et la variété de langue « classique » caractérisée par une grammaire plus complexe et plus normée semblent donc liées, le swahili oral se distinguant par une grammaire réduite. Vincent De Rooij résume bien cette différence de registre entre l'écrit et l'oral swahili :

> [...] Shaba swahili does not have a standard orthography. Of course, this does not stop people from writing in Shaba Swahili, but to do so they have to devise their own rules of spelling and orthography. One and the

13. *« A striking feature of this text is that, like most written Shaba Swahili texts, it contains hardly any French words. In this respect, written Shaba Swahili dramatically differs from spoken varieties, which are characterized by moderate to High degrees of codeswitching »* (De Rooij 1998 : 19). Traduction : « Un des traits frappants de ce texte est que, comme la plupart des textes écrits en swahili du Shaba, il ne contient presqu'aucun mot français. À cet égard, le swahili du Shaba diffère énormément des variétés parlées qui se caractérisent par un degré plus ou moins fort, d'alternance codique ».

14. Traduction : « Nous trouvons ici la phrase *neno Lake* qui veut dire « « Sa parole ». Cette forme est un stéréotype du swahili bora et est hautement atypique en swahili de Lubumbashi où l'on aurait eu *neno yake* ici. En outre, *neno Lake* est une expression typique du langage chrétien. Ce qui confère une dimension solennelle à la conclusion de l'histoire ».

> same writer may often use different spellings for the same word, or segment words in various different ways. In general, these variable ways of writing the word present no serious problems to the reader. [...] The biggest problem however, is the use of idiosyncratic hypercorrect forms under the influence of the high-prestige swahili bora[15].
> (De Rooij 1998 : 119)

Le fait que ces changements de registre de langue inaugurent des changements de fonction du texte atteste bien du fait que les locuteurs ont une « surconscience » (Gauvin 1997) de la norme incarnée par cette variété de langue qui leur a été enseignée à l'école et à l'église, le swahili standard. L'écrit matérialise en quelque sorte ce changement de discours au sein du texte, lui conférant ainsi une nouvelle fonction sociale.

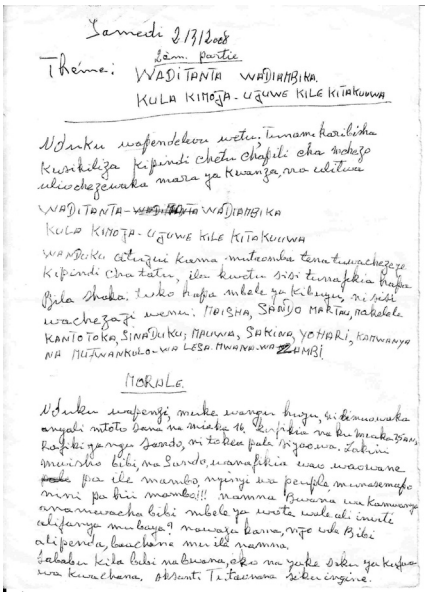

Fig. 1 : *Mafundisho* de la Troupe Théâtrale Mufwankolo Papa Mufwankolo.

Calendrier Foré Foré

Faisant la part belle au swahili de Lubumbashi, le calendrier Foré Foré se situe à l'opposé de cette échelle de valeur linguistique. Publié par la

15. Traduction : « L'orthographe du swahili du Shaba n'est pas standardisée. Bien-sûr, cela n'empêche pas les gens d'écrire en swahili du Shaba, mais pour ce faire, il leur faut concevoir leurs propres règles orthographiques. Un seul et même scripteur peut régulièrement utiliser des orthographes différentes pour le même mot ou bien segmenter les mots de différentes manières. En général, ces variantes dans les façons d'écrire un mot ne posent pas de sérieux problème au lecteur. Le plus gros problème cependant, c'est l'usage de formes caractéristiques et hypercorrectes sous l'influence du très prestigieux swahili bora ».

congrégation des Salésiens, très active dans le secteur de l'éducation au Congo, ce calendrier est en fait un almanach local bilingue français/swahili contenant des conseils d'ordre agricole, météorologique, dévotionnel et des informations telles que des nouvelles des missions dans le Katanga, de courtes histoires édifiantes ainsi que de nombreux proverbes et dictons. Il est imprimé à plusieurs milliers d'exemplaires et très bien distribué à travers la province du Katanga, y compris dans des zones reculées. Il connaît un succès grandissant depuis sa création il y a une dizaine d'années ; tous les ans, les nombreux points de vente du Katanga (du sud industriel au centre et au nord de la province moins urbanisé[16]) se trouvent en rupture de stock dès le mois de janvier. En cela, il présente les mêmes caractéristiques que les almanachs circulant en France dont Roger Chartier nous fournit une description dans *Les Usages de l'imprimé* (1987).

Le calendrier Foré Foré est pour l'instant la seule publication visible dans l'espace public qui transcrive aussi fidèlement le swahili tel qu'il est parlé à Lubumbashi, une langue truffée de syntagmes français, présentant ainsi un fort degré d'alternance codique. C'est probablement cette caractéristique stylistique qui lui confère une légèreté de ton contrastant avec la solennité de l'écrit religieux en swahili tel que relayé dans le bulletin paroissial *Neno la Mungu*. En effet, tout en en étant foncièrement moralisateur, ce document cultive amusement et gaieté de bon aloi tout en prônant les valeurs morales de respect, travail, persévérance, amour du prochain et solidarité, comme nous allons le voir en parcourant ses différentes sections.

Chaque page qui correspond à un mois est encadrée par la liste des jours du mois associés à leurs fêtes respectives, comme dans tout calendrier ordinaire. Ici, un dicton vient compléter les informations relatives à chacune des dates. Celui-ci est tantôt en français, tantôt en swahili et, plus rarement, en lingala. La moitié de la page est occupée par des photos en couleur représentant des communautés religieuses, des familles érigées en modèle, des groupes d'enfants et de jeunes valorisés pour leur implication dans la vie collective. Sous les photos, sont agencées cinq cases correspondant à chacune des rubriques reproduites à chaque page : « *Ku mashamba...* Amis cultivateurs » (Aux champs... Amis cultivateurs), « *Wamama wapenzi, Amani... furaha... furaha, amani* ! » (Chères mamans, la paix, la joie, la paix !), « On ne voit bien qu'avec le cœur », « *Akili ni mali. Bukayuwa byote*. Curiosité » (L'intelligence c'est la richesse. Pour tout savoir. Curiosité) et « Foré Foré » du nom du calendrier.

16. Le calendrier est en vente dans de très nombreuses villes de la province. Dans la Copperbelt katangaise (dans le sud de la province, aux frontières de la Zambie), on le trouve à Lubumbashi, Kolwezi, Likasi, Kipushi, Mwandigusha, Kambove. Plus au nord, on peut se le procurer à Kamina, Manono, Dilolo, Kalemie, Moba. Il faut noter qu'une telle couverture du territoire katangais est remarquable étant donné l'état de dégradation des routes et des voies ferroviaires qui entrave la circulation des biens, isolant ainsi les localités.

Fig. 2 : Extrait du Calendrier Foré Foré

Ku mashamba, amis cultivateurs », « Aux champs, amis cultivateurs », rubrique informative sur les activités maraîchères à entreprendre mois par mois est sous-titrée par une expression en forme de parallélisme de construction « *Jembe mikononi chakula midomoni* », c'est-à-dire « La houe dans les mains, la nourriture dans la bouche ». L'objectif de cette rubrique essentiellement écrite en swahili de Lubumbashi fortement marquée par le code-mixing mais non dépourvue de passages en français, est d'exhorter la population à l'autosuffisance alimentaire par le travail de la terre. Cette rubrique est généralement divisée en deux parties : conseils divers et généraux (sur la nécessité de moissonner, planter des arbres, pratiquer la culture sur brûlis etc.) et spécialisés à chaque mois de l'année : « *Hiyi mwezi, mutaotesha nini ?* », littéralement « ce mois-ci, qu'est-ce que vous ferez pousser ? », « mu jardin » (au jardin), «*ku mashamba* » (aux champs). Les textes y sont principalement écrits en swahili de Lubumbashi même si, à trois reprises, le discours en swahili de Lubumbashi est entrecoupé et illustré par une citation en français signifiée typographiquement par les guillemets et extraite de la Bible ou de l'ouvrage *Congo pays magnifique*, bref fascicule de présentation du Congo produit et publié par la même congrégation que celle produisant le calendrier Foré Foré.

« *Wamama wapenzi, Amani... furaha, furaha... amani* ! », « Chères mamans, la paix... la joie, la joie... la paix ! », expression en chiasme, s'adresse aux femmes à travers plusieurs citations issues d'un certain *Guide des bonnes manières*, qui n'est pas référencé précisément ; d'autres prescriptions anonymes, des sondages, des informations sur le comportement féminin adéquat ainsi que des publicités pour le calendrier composent également cette rubrique.

Celle-ci est alternativement présentée en français (5 sur 12) et en swahili (7 sur 12). Il faut noter que certains titres en swahili sont suivis d'un texte français. Il y est essentiellement question de la beauté et de l'apparence des femmes que l'on enjoint à la décence et au respect de soi et des convenances. Les auteurs souhaitent que les femmes se prémunissent contre la vanité, la vénalité, la négligence et le déni de soi, condamnant notamment l'emploi de crèmes éclaircissantes.

« On ne voit bien qu'avec le cœur » propose chaque mois des prières, prêches, conseils de lecture biblique, extraits de discours de sagesse (discours d'Abraham Lincoln par exemple) et autres textes à résonance chrétienne (sur le sourire ou les « béatitudes de l'enseignant »).

Cette rubrique est exclusivement rédigée en français, titres compris. « *Akili ni mali. Bukayuwa byote*. Curiosité », « L'intelligence c'est la richesse. Tout savoir. Curiosité » est par définition une rubrique au titre programmatique (« tout savoir »), encore plus hétéroclite que les deux précédentes et intégralement rédigée en français. On y trouve des informations aussi diverses que celles relatives à la naissance et fondation de la ville de Lubumbashi, à l'histoire de la congrégation salésienne, de l'Archidiocèse de Lubumbashi et du diocèse de Kolwezi, ou encore des informations sur les « curiosités » du calendrier romain, la carte d'identité de la province, les objectifs du Millénaire etc. Mise à part une rubrique portant sur les façons de parler que l'on aurait mieux vue dans la rubrique Foré Foré, l'intégralité de cette rubrique est rédigée en français.

Enfin, la dernière rubrique « Foré Foré » présente une apparence aussi disparate que les autres en ce qu'elle propose parfois des dialogues (en swahili de Lubumbashi), le courrier des lecteurs (en français) ou des contes (en français). Mais d'un point de vue thématique, ces textes convergent : la discussion sur un problème de société (ou sa simple évocation) qui se clôt la plupart du temps sur une invocation d'ordre moral. Les douze parties de cette rubrique sont équitablement réparties entre le français et le swahili (swahili de Lubumbashi et swahili standard).

L'usage majoritaire du swahili de Lubumbashi dans la rubrique « *Ku mashamba...* amis cultivateurs » destinée aux agriculteurs, par endroits entrecoupé de citations françaises illustre la logique sociologique sous-tendue par la diglossie : l'usage du swahili de Lubumbashi réservé à un public d'agriculteurs plus vraisemblablement peu scolarisés. Le passage au français dans ce type de discours majoritairement en swahili répond à la fonction contrastive du code-switching tel que défini par Gumperz (1989). Plus qu'un changement de langue, l'énoncé en français signale le passage à une autre fonction discursive. Il intervient pour signifier l'insertion d'un savoir livresque (citation de *Congo Pays magnifique* ou d'une parole de sagesse extraite de la Bible). L'usage quasi-intégral du français dans la rubrique « *Akili ni mali... Bukayuwa* curiosités... » s'explique aisément par la logique diglossique qui associe le

français à la langue du savoir et de l'écrit et le swahili à l'usage oral et quotidien de la conversation. Il s'agit d'une rubrique réservée à la connaissance historique et géographique de la région ainsi qu'à la présentation laudative de la congrégation salésienne.

Il est plus difficile de définir l'unité thématique de la rubrique « Foré Foré » qui comprend un certain nombre de dialogues et autres textes à tonalité polémique sur la société congolaise mais aussi un conte, des blagues ou encore des extraits de courrier de lecteurs envoyés par sms. La variabilité linguistique de ces textes reflète la diversité de leurs thématiques et de leurs formes. La moitié des textes de cette rubrique est en swahili de Lubumbashi, l'autre moitié en français. Les textes en swahili sont des messages prescriptifs sur des faits de société et l'autre moitié en français rassemble des énigmes, blagues et un conte en deux parties.

Un rapprochement peut-être opéré entre la discussion engagée en swahili de Lubumbashi sur les faits de société dont la forme rappelle le dialogue de théâtre et les pièces de la Troupe Théâtrale Mufwankolo également jouées en swahili de Lubumbashi et traitant des mêmes thématiques. Par exemple, le débat opposant la tradition, la coutume ou des pratiques ordinaires au « progrès » censé être apporté par la religion chrétienne, est relaté dans l'un des mois de la rubrique et également couramment traité par la forme théâtrale, comme le montre l'extrait de dialogue suivant dans lequel les personnages déplorent la célébration du cinquantenaire de l'indépendance dans un contexte délétère : « Imagine ça ! Alors que l'état du monde change, les choses sont en train de changer, elles reviennent à la normale. Nous les poursuivrons jusqu'à l'ONU et chez le pape[17]. » En revanche, l'usage du français pour les contes, énigmes et blagues est plus surprenant et plus difficile à expliquer.

De la même manière, la rubrique « *Wamama wapenzi, amani furaha, furaha amani !* » présente la même irrégularité dans le choix linguistique opéré pour traiter de tel ou tel sujet. On peine par exemple à expliquer l'emploi du swahili de Lubumbashi pour évoquer le problème du déni de soi que soulève la consommation intensive de crèmes éclaircissantes par les femmes et, par ailleurs, l'emploi du français pour insister sur l'importance à accorder à la beauté « naturelle » (par contraste avec les artifices cosmétiques).

Si la logique sociale de la diglossie selon laquelle ce qui serait destiné à calquer un usage oral et parlé de la langue ne fonctionne guère dans ces deux dernières rubriques, « Foré Foré » et « *Wamama wapenzi, amani furaha, furaha amani !* » caractérisées par une certaine hétérogénéité linguistique et formelle, en revanche, elle fonctionne pour la catégorie « On ne voit bien qu'avec le cœur ». Cette dernière, fondamentalement religieuse, est entièrement en français.

17. Traduction de : « Waza ata weye ! Alors que mokili é changer, bintu bikonenda mu kuchanger binakua bya propre. Paka tukaishane nabo tii na ku ONU na kwa Pape. »

LA NORME LINGUISTIQUE AU CŒUR DES ENJEUX DE LA SCRIPTURALITÉ

Le cas des deux dernières rubriques de l'almanach montre que la diglossie ne répond pas à une division aussi systématique des fonctions de l'une et l'autre langue dans le discours. Dans le calendrier Foré Foré, outre la fonction distante ou formelle[18], la langue française est détentrice d'une fonction religieuse. Dans le *mafundisho* de la Troupe Théâtrale Mufwankolo, c'est le swahili standard qui détient, sinon une fonction religieuse, du moins une fonction d'autorité puisqu'il exprime un très fort *ethos* moral. Par contraste, l'emploi du swahili de Lubumbashi connote une valeur édifiante et divertissante.

À l'évidence, le *mafundisho* de Mufwankolo n'est donc pas un écrit ordinaire puisqu'il vise à transmettre une certaine autorité, à s'imposer aux auditeurs comme une leçon de vie, intention qui se traduit dans le texte par l'usage du swahili standard[19]. Pourtant dans sa matérialité, ce texte est inscrit sur un papier volant très ordinaire et rapidement griffonné. Ce caractère d'écrit inédit – le fait qu'il ne soit pas publié – amène en premier lieu à penser qu'il n'est pas destiné à durer dans le temps. Ce texte n'existe qu'à des fins temporaires, l'espace d'un instant – celui de l'énonciation orale – puisqu'il n'est inscrit que pour être performé. Au lieu de déduire de cet usage le caractère évanescent de l'énoncé, Karin Barber nous invite à dépasser les oppositions communément dressées entre écrit et oral, texte et performance impliquant l'antithèse éphémère/durabilité, en considérant que la performance est toujours performance d'un texte. Elle en veut pour principal exemple le système de la *commedia dell'arte,* analogue au fonctionnement des troupes théâtrales en swahili, qui repose sur un répertoire commun et familier aux troupes comme au public, composé de canevas d'actions et de personnages, couché sur papier et consulté par les comédiens avant d'improviser sur scène. Quant au texte, loin de le cantonner à la scripturalité, elle le considère comme une citation d'un discours plus vaste et plus ancré qu'elle nomme la « tradition » :

> This is to render the text object-like: by making it the focus of commentary and exegetical attention, or by presenting text as quotable, thus foregrounding the perception that these words pre-existed their present moment of utterance and could also continue to exist after it[20].

18. Le *« they code »*, selon la terminologie de Gumperz.

19. Dans *The Anthropology of Texts, Persons and Publics. Oral and Written culture in Africa and Beyond,* Karin Barber fait de l'autorité véhiculée par une production verbale (qui lui confère sa dimension didactique), une part constitutive de son processus de « mise en texte » (*entextualization*) (Barber 2007 : 73).

20. Traduction : « Il s'agit de ramener le texte à sa dimension d'objet : en en faisant le point focal des commentateurs et des exégèses, ou en présentant le texte comme "citable", impliquant ainsi la

Battre en brèche cette opposition conduit Karin Barber à considérer la durabilité comme le premier critère de définition d'un texte. Un discours ne devient texte que s'il est composé pour durer et dépasser ainsi l'espace et le temps dans lequel il est énoncé. Elle met alors en lumière plusieurs procédés stylistiques constituant ce qu'elle appelle *entextualization*, que l'on pourrait traduire par la « mise en texte » ou la « textualisation » :

> Entextualization is the process of "rendering a given instance of discourse a text detachable from its local context" (Silverstein & Urban 1996 : 21). Discourse is the unremarked and unrepeated flow of utterances in which most human activities are bathed. Text is created when instances of discourse, by being rendered detachable from their immediate context of emission, are made available for repetition or re-creation in other contexts. In other words, there are stretches of discourse which can be reproduced and thus transmitted over time and space[21].
> (Barber 2007 : 22)

De fait, le *mafundisho* (comme l'*utangulizi*), rendu public par la lecture radiodiffusée reçue par de nombreux auditeurs de la radio Mwangaza, se présente comme une facette d'un seul et même discours didactique « ancré », actualisé à chaque performance. Ce texte écrit présente en outre un caractère durable, manifesté par le « givrage » (*freezing*) de l'énoncé auquel il a donné lieu, dont l'objectif est de rendre possible le détachement de l'énoncé du contexte d'émission du discours. Ce procédé de « givrage », qui se donne à lire dans des discours de restauration de l'ordre destinés à exprimer une certaine autorité, se caractérise par l'emploi d'un style formel et par l'effacement des déictiques (Barber 2007 : 72-74). De par son effort pour respecter la norme et son caractère durable, cet écrit exclusivement diffusé à l'oral, pourrait donc, suivant cette logique, être considéré non comme simple support scripturaire, mais comme un texte littéraire. Il est intéressant de remarquer que cette analyse menée sur un texte swahili permet de remettre en question la perception locale de la littérature comme production textuelle extrêmement normée ; le commun des Lushois concevant la littérature comme texte écrit et publié en « bon » français, c'est à dire un texte consacré par sa seule publication et par

perception que ces mots pré-existent à l'instant immédiat de leur énoncé et peuvent ainsi continuer à exister après lui ».

21. Traduction : « La textualisation est le processus qui consiste à faire d'une instance de discours donnée un texte détachable de son contexte local. Le discours est le flot d'énoncés « ponctuels » et ordinaires dans lequel baignent la plupart des activités humaines. Le texte est créé quand des instances données d'un discours, en étant rendues détachables de leur contexte d'émission, sont ainsi disponibles pour la répétition ou la re-création dans d'autres contextes. En d'autres termes, il y a des fragments de discours qui peuvent être reproduits et donc transmis par-delà le temps et l'espace ».

l'exercice d'une certaine rigueur vis à vis de l'orthodoxie linguistique. Il apparaît donc que c'est la norme – l'art de bien savoir écrire – qui caractérise le rapport à l'écrit en français comme en swahili et qui constitue un critère sûr de littérarité et d'autorité. Joseph Tonda, dans un article consacré à « l'économie des miracles » en Afrique Centrale (2002) et Julien Bonhomme (2009), mettent à jour le même rapport à l'autorité qu'implique la maîtrise de l'écrit et le savoir, la « magie de l'écriture » (Tonda 2002) constituant une des stratégies de « subjectivation » d'individus s'autoproclamant prophètes ou guérisseurs au Congo-Brazzaville et au Gabon.

Par-delà cette fascination commune pour la norme et le scripturaire, ce qui oppose fondamentalement ces deux types de textes se joue au niveau des enjeux de réception dont les auteurs sont parfaitement conscients : il s'agit pour Papa Mufwankolo de faire acte d'ostentation, de s'imposer comme auteur, une intention que révèle notamment l'usage du swahili standard, tandis que les auteurs anonymes du Calendrier s'emploient à authentifier la langue employée, le choix de ce parler du cru visant à fidéliser un lectorat et à s'assurer une large réception. Ce n'est en fait rien de moins qu'une stratégie missionnaire bien éprouvée depuis un siècle : l'emprunt de la langue de l'autre pour pénétrer son univers et garantir ainsi son adhésion. C'est ainsi que procédaient déjà les missionnaires auteurs de manuels, dictionnaires et méthodes des langues vernaculaires des régions où ils s'installaient[22].

Conclusion

En dépit de la différence formelle manifeste de chacun de ces écrits et de leurs enjeux de réception (ostentation et authentification), leur diffusion massive et le didactisme qui en émane permet de les aborder de concert.

Si leur mode de diffusion diffère, ces deux types d'écrits n'en demeurent pas moins destinés à un public massif. Les extraits dramatiques ne sont écrits que pour assurer un support visuel à son énonciateur, Papa Mufwankolo, mais l'énoncé didactique sera lui proféré sur les ondes, enregistré, diffusé à la radio et reçu par des milliers d'auditeurs qui attendent chaque semaine le *mafundisho* de la Troupe. Quant aux textes du calendrier « Foré Foré », ils sont conçus pour être lus par des centaines de lecteurs. La diffusion massive et ample de ce document écrit permet d'envisager la possibilité du

22. Les stratégies d'authentification et d'ostentation sont des notions forgées par Alain Ricard pour l'étude de son corpus de thèse comprenant des textes romanesques en français et des textes dramatiques en *ewe* : « L'authentification est un processus qui vise à donner une légitimité locale [...] le message ne sera reçu que s'il offre des garanties d'authenticité, que s'il émane d'une autorité acceptée dans la communauté linguistique » (Ricard 1985 : 188). L'ostentation est, elle, définie comme « une écriture qui, non contente de maîtriser la norme, cherche ses effets dans le mot rare, archaïque ou littéraire. L'écriture cherche à signifier la littérature par une ostentation du signifiant » (Ricard 1985 : 187).

développement au Katanga de la littératie publique en swahili, dégagée d'un certain rapport à l'écrit hérité des schémas de domination coloniaux et post-coloniaux. En dépit d'une diglossie profondément ancrée dans les esprits, le succès foudroyant de ce document rédigé en français et surtout en swahili, nous invite à nous demander si cette écriture assumée en swahili de Lubumbashi ne pourrait pas encourager des entreprises de production textuelle d'un autre ordre dans cette langue, comme le suggère Karin Barber qui voit dans ces écrits ordinaires du quotidien (*everyday writings*) soit une possible source d'inspiration pour des textes de fiction, soit encore autant de fragments dont la réception et l'usage divergent de ceux ordinairement réservés à ces écrits (Barber 2006, 2007).

Par ailleurs, ces écrits invitent tous deux à revenir sur l'idée, largement partagée à Lubumbashi, que seul un texte publié en français et respectant les règles normatives de la langue française, fait littérature. Ils offrent outre l'opportunité d'observer le fonctionnement de la mise en scène de l'autorité et du prestige dans le texte, symboliquement représentée par l'écrit dans une variété de langue dite « haute », mais ici mise en œuvre dans une variété plus commune.

De ces deux types de textes caractérisés par une réception massive, on peut penser qu'ils jouent un rôle important dans les logiques sociales et identitaires à l'œuvre au Katanga, focalisées sur la nécessité de fédérer les citoyens autour d'un ensemble de valeurs communes, de les informer et de les conseiller sur la manière adéquate de mener sa vie dans une société dans laquelle les institutions démembrées sont à l'image d'un sentiment assez largement partagé d'une désorientation générale (Pype 2009). Dans cette perspective, des textes aussi différents que des extraits de pièces de théâtre et un calendrier sont autant de balises offertes à un public en quête de repères.

***

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Angenot Marc, 1992, *«* Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », *in* Jacques Neefs & Marie-Claire Ropars (dir.), *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques. Pour Claude Duchet,* Lille, Presses Universitaires de Lille : 9-28.

Anonyme, 1959 (juillet), Notre avenir politique, *Mwana Shaba. Journal d'entreprise de l'UMHK* : 11.

Barber Karin et Furniss Graham, 2006, African-Language Writing, *Research in African Literatures*, 37 (3) : 1-14.

Barber Karin, 2003, Text and Performance in Africa, *Bulletin of SOAS*, 66 (3) : 324-333.

Barber Karin (ed.), 2006, *Africa's Hidden Histories. Everyday Literacy and Making the Self*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press.

—, 2007, *The Anthropology of Texts, Persons and Publics. Oral and Written Culture in Africa and Beyond*, Cambridge, Cambridge University Press.

Bohomme Julien, 2009, Dieu par décret. Les écritures d'un prophète africain, *Annales HSS*, juillet-août (4) : 887-920.

Chartier Roger (dir.), 1987, *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard.

Chaudenson Robert 1989, *Vers une révolution francophone ?* Paris, L'Harmattan.

De Rooij Vincent, 1991, Code switching and style shifting as discourse strategies in Shaba Swahili, In : *Papers for the Symposium on Code-Switching in Bilingual Studies: Theory, Significance and Perspectives (Volume II)*, Barcelona, 21-23 March 1991, Strasbourg : European Science Foundation : 410-413.

—, 1998, Problems of (re-)contextualizing and interpreting variation in oral and written Swahili, *in* Morteza Mahmoudian, Lorenza Mondada, *Le Travail du chercheur sur le terrain. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête. Cahiers de l'ILSL* 10 : 105-126.

Djungu-Simba Charles, 2007, *Les Écrivains du Congo-Zaïre. Approches d'un champ littéraire africain*, Metz, *Littératures des mondes contemporains, série « Afriques ;* 2 ».

Fabian Johannes, 1986, *Language and Colonial Power. The appropriation of Swahili in the Former Belgian Congo. 1880-1938,* Berkeley & Los Angeles, University of California Press.

Fabian Johannes, 1990, *Power and Performance. Ethnographic Explorations through Proverbial Wisdom and Theatre in Shaba (Zaire),* Madison, University of Wisconsin Press.

—, 2001, Vocabulaire de ville de Elisabethville : A history of Elisabethville from its beginnings to 1965. [Compiled and written by André Yav. Edited, translated, and commented by Johannes Fabian, assistance Kalundi Mango], *Journal of Language and Popular Culture in Africa*, *section Archives of Popular Swahili*, vol. 4, issue 5 <www.lpca.socsci.uva.nl/aps/vol4/vocabulaireintro.html>.

Fabre Daniel (dir.), 1997, *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*. Textes réunis par Martin de la Soudiere et Claudie Voisenat, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, cahier 11.

—, 1993, *Écritures ordinaires*, Paris, POL.

Gauvin Lise, 2006 [1997], *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala.

Gumperz John, 1989, *Sociolinguistique interactionnelle : une approche interprétativ*e, Paris, L'Harmattan.

Halen Pierre, Kabuya Ramcy, Le Lay Maëline, 2009, Lubumbashi, épicentre littéraire, *Études Littéraires Africaines* 27 : 3-82.

KADIMA-NZUJI Mukala, 1984, *La Littérature zaïroise de langue française*, *1965-1985,* Paris, Karthala/ ACCT.

LE LAY Maëline, 2009, Les langues d'écriture à Lubumbashi : une littérature diglossique ?, *Études Littéraires Africaines* 27 : 55-64.

—, [à paraître], « *La parole construit le pays ». Théâtre, langues et didactisme au Katanga (République démocratique du Congo)*, Paris, Honoré Champion, coll Francophonies.

MUDIMBE V.-Y., 1994, *The Idea of Africa*, Londres, James Currey.

POLOME Edgar, 1968, Multilingualism in an African Urban Centre : The Lubumbashi Case ?, *in* William WHITELEY, *Language Use and Social Change. Problems of Multilingualism with Special Reference to Eastern Africa*, Published for the International African Institute, Oxford, Oxford University Press : 364-375.

—, 1974, The Katanga (Lubumbashi) Swahili Creole, *in* HYMES Dell, *Pidginization and creolization of languages.* [Proceedings of a conference held at the University of West Indies, Mona, Jamaica, April 1968], Cambridge, Cambridge University Press : 57-59.

PYPE Katrien, 2009, « We need to open up the country » : development and the Christian key scenario in the social space of Kinshasa's teleserials, *Journal of African Media Studies* (1) : 101-116.

RICARD Alain, 1985, *Texte moyen et texte vulgaire. Essai sur l'écriture en situation de diglossie. L'écrivain public Félix Couchoro et les comédiens ambulants du Happy Star Concert. Lomé, Togo. 1962-1977*, thèse de doctorat de 3e cycle soutenue en 1981 à Bordeaux, Lille, ANRT.

RIVA Silvia, 2006, *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa*, Paris, L'Harmattan.

SCHICHO Walter, 1980, *Kiswahili von Lubumbashi,* Wien, Institut für Afrikanistik, Afro-Pub.

—, 1981, *Le Groupe Mufwankolo,* Wien, Veröffentlichungen der Institute für Afrikanistik und ägyptologie der Universität Wien (20).

SILVERSTEIN Michael, URBAN Greg (eds), 1996, *Natural Histories of Discourse*, Chicago, University of Chicago Press.

TODOROV Tzvetan, 1987, *La Notion de littérature et autres essais*, Paris, Le Seuil.

TONDA Joseph, 2002, Économie des miracles et dynamiques de « subjectivation/ civilisation » en Afrique centrale, *Politique africaine* 87 : 20-44.